

Reflexions sur cette question : quels inconvénients y a-t-il que l'agriculture soit exercée par les bourgeois des villes, & les arts par les habitants de la campagne?

Autor(en): **Clavel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Mémoires et observations recueillies par la Société Oeconomique de Berne**

Band (Jahr): **10 (1769)**

Heft 1

PDF erstellt am: **16.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-382689>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

III.

REFLEXIONS

SUR

CETTE QUESTION

Quels inconvéniens y a-t-il que l'Agriculture soit exercée par les Bourgeois des villes, & les Arts par les Habitans de la campagne?

PAR

M. CLAVEL, Conseiller & Directeur de la Chancellerie de Chiemsée, &c.

*Je refuse le titre de libre à un pays,
où la liberté naturelle n'est pas également
assurée pour tous, par la liberté civile.*

THOM. ABBT. Des Mérites.



REFLEXIONS

SUR

L'AGRICULTURE DANS LES VILLES ;

ET SUR

LES ARTS A LA CAMPAGNE.

Entre les Mémoires qui composent le Recueil de la louïable Société pour l'année 1766, il y a deux pieces, qui ont concouru pour le Prix, sur la question, *Quelles sont les causes de la décadence des Arts dans les villes ?* Les deux Auteurs ont cru trouver la principale cause de cette décadence, dans le renversement prétendu qu'on observe par rapport aux occupations & aux métiers, à la ville & à la campagne; en sorte que l'on voit l'Agriculture à la ville, & les Arts à la campagne.

Les raisons sur les quelles ils établissent leur système, paroissent si vrai-semblables, & la question en elle-même est si importante pour tout gouvernement, que j'ai cru devoir communiquer aussi mes idées sur ce sujet.

Les sages réflexions & les vues excellentes dont ces deux pieces sont remplies, me donnent une trop haute opinion du caractère de leurs Auteurs, pour que je puisse craindre qu'ils prennent en mauvaise part, un exa-

men, qui exempt de toute critique, n'a d'autre but que d'éclaircir la vérité, aux yeux des amis de l'humanité, sur un sujet dont l'utilité est de la plus grande étendue.

Je dois avant toutes choses remarquer que si la question proposée par la louable Société, savoir, Quelles sont les différentes causes de la décadence actuelle des Arts & des Professions, dans les différentes villes du Canton, & quels sont les moyens les plus sûrs pour y remédier, & uniquement pour but l'avantage particulier & présent des villes, abstraction faite de la campagne qui fait une partie précieuse & considérable de l'État, il est certain que l'établissement des Arts à la campagne, est nuisible aux villes.

Mais je ne pense pas que cette question doive être prise dans ce sens, puisqu'on ne le peut sans faire tort à la louable Société, qui connoît si bien le prix de l'Agriculture, fondement de toutes les autres Professions, & sans faire tort aux Auteurs qui ont traité cette importante question. Ils sont trop bons patriotes pour avoir cherché à procurer l'avantage des villes, aux dépens de la campagne. Que dis-je? ils prétendent même, que le mélange des Arts avec l'Agriculture n'est pas moins nuisible aux campagnes qu'aux villes.

Or ce principe ne me paroît point fondé, & c'est celui que je vais examiner. Dans les réflexions que je vais proposer, j'ai sur-tout en vûe la piece qui a eu l'*Accessit*, parce qu'elle ren-

ferme quelque chose de plus positif là-dessus.

Toutes les denrées sans exception, qu'elles soient de première nécessité, ou seulement utiles & agréables, sont des matières qui se trouvent, ou à la surface de la terre, ou dans ses entrailles. On se procure celles de cette dernière espèce par le travail des mines, & celles de la première par le secours de l'Agriculture. Ces matières d'abord brutes, passent des mains de celui qui les a fait produire ou qui les a tirées de la terre, dans celles des *Artisans* ou des ouvriers qui leur donnent leur dernier degré de perfection, & qui les transforment pour les faire passer à leur destination, par le moyen du commerce, soit dans l'intérieur du pays, soit hors du pays.

Le Laboureur est obligé de tirer ses outils & ses instrumens, de l'Artisan, & l'Artisan doit tirer sa nourriture des matières crües que lui fournit le Laboureur. Ainsi plus il y a de productions naturelles, & plus l'Artisan a de matières à ouvrir auxquelles il doit donner la dernière forme. Si les matières fabriquées sont en trop grande abondance dans le pays, il faut les échanger par le moyen du commerce contre d'autres que le pays ne fournit pas; & une exacte balance fera d'abord voir ici, si le pays est riche, ou pauvre.

L'Art de faire produire à la terre ces matières, celui de les travailler, celui de les échanger, forment une chaîne, qui lie entre eux, le Laboureur, l'Artisan, & le Marchand.

Il faut qu'il y ait une certaine proportion entre ceux qui exercent ces trois Professions, pour qu'ils ne se nuisent pas les uns aux autres. Il ne peut jamais y avoir trop de Laboureurs, ni d'Artisans; en un mot, trop de mains qui travaillent soit à la production, soit à la fabrication. Mais il ne doit y avoir de négocians dans un État, qu'autant qu'il en faut pour exporter les denrées superflues & importer les denrées nécessaires.

Il n'y a personne qui puisse révoquer en doute la liaison & l'indivisibilité nécessaire de ces trois Professions.

Mais si la liaison entre le Laboureur & l'Artisan est indissoluble & nécessaire, je ne comprends pas comment on a pu penser à les séparer d'habitation, tandis qu'on auroit dû plutôt en tirer la conséquence, qu'ils ne sauroient être trop rapprochés.

(a) Les Arts, dit-on, ne sauroient s'établir à la campagne sans rendre les villes & les villages égaux, sans nuire aux uns & aux autres, & par conséquent à l'Etat entier.

Mais qu'importe à l'État, que les Tanneurs, par exemple, habitent dans une ville, ou à la campagne, pourvu que d'ailleurs, il y en ait également un suffisant nombre, qu'ils travaillent bien, qu'ils ne vendent pas plus chèrement, & que l'écoulement au dehors ne rencontre aucun obstacle ?

(a) Pag. 102.

Quand il arriveroit même , que tous les Artisans s'établissent à la campagne , & y exerceroient des Professions, languissantes depuis long - tems dans les villes ; tout ce qui en pourroit résulter de plus fâcheux seroit uniquement qu'ici & là une ville deviendrait un village , & un village deviendrait une ville. Mais cette possibilité ne doit pas allarmer , puisqu'aussi long - tems que les hommes ne renonceront pas à leur goût naturel pour les aisances de la vie , on n'a pas à craindre un pareil changement. A supposer , qu'un village eût plus d'avantage extérieur qu'une ville pour y fixer plus d'Artisans , soit à cause de sa situation , de la commodité des chemins , des eaux , du bois , ou d'autres choses pareilles , je ne vois pas que le gouvernement dût empêcher cet établissement ; il me paroît au contraire qu'il devoit l'encourager de tout son pouvoir.

Mais allons au fait : considérons le but politique de l'établissement des villes , de la manière dont elles se sont formées. Je ne puis les envisager que comme le centre commun d'un certain district , que les gens les plus aisés ont choisi pour leur séjour , de même qu'un grand nombre d'Artisans , & de Négocians , soit à cause des agrémens de la situation , à cause de la salubrité de l'air , ou de la fertilité du sol & des commodités qu'il offre pour le commerce , &c ; en sorte que les habitans des environs peuvent y apporter le superflu de leurs denrées , qu'ils trouvent toujours à

y échanger contre les différentes choses, dont ils peuvent avoir d'ailleurs besoin, soit pour les nécessités de la vie, soit pour se procurer quelques commodités. Ce concours de tous les environs, vers le centre commun, en fait un magasin, non seulement des denrées que le pays produit, mais encore de celles que le négoce procure, & fait venir des pays les plus éloignés. Les Tribunaux s'y établissent : les Arts, les Sciences, la politesse y fixent leur séjour ; mais bientôt après, l'industrie, l'activité y ayant amassé des richesses, on y voit naître la mollesse, & le goût pour l'aisance, le luxe, l'oïveté ; l'éducation de la jeunesse se relâche, la corruption s'introduit ; en sorte que tôt ou tard, si la police n'y veille pas d'une manière extraordinaire, il faut nécessairement, que par une révolution inévitable, il n'y reste enfin plus de vertus & que la pauvreté, l'abattement, & une entière décadence prennent la place de la prospérité & de l'abondance ; alors le moyen le plus efficace pour rendre la vie à une ville qui l'a ainsi perdue, seroit d'en multiplier les habitans.

Si donc il ne s'agit pas d'une ville telle que je viens de la décrire, où tout se rend comme à son centre, mais d'une petite ville, dont le nombre des habitans n'a aucune proportion avec ceux de la campagne, des environs dont l'étendue & la population sont beaucoup plus considérables ; ce seroit en vain que l'on voudroit priver les environs de leurs

artisans, & chercher à augmenter la population de la ville, aux dépens de celle de la campagne : puisqu'en affoiblissant celle-ci, on ne feroit que nuire d'autant plus à la circulation du commerce entre la ville & la campagne, & il faudroit que les nouvelles especes d'hommes que l'on y transplanteroit, se détruissent à la fin avec les vieilles tiges déjà desséchées. Il est difficile d'objecter quelque chose à cela, relativement sur-tout au commerce intérieur : car s'il y avoit lieu de faire un commerce extérieur, & à gagner par là quelque chose, il y a dans les deux pieces que j'examine des réflexions intéressantes, sur la maniere de ranimer dans une ville l'industrie languissante, sans priver la campagne des habitans dont elle a besoin.

La campagne, est à plus d'un égard, la source de la population, elle est la pépinière de l'État : un sang pur, coule dans les veines de ses robustes habitans, le célibat y est presque inconnu ; & comme l'agriculture fournit les matieres premières aux arts, les villes par conséquent lui sont redevables de toutes les professions qui s'exercent dans leur sein ; & même encore de leur population. Tel est l'ordre de la nature, car la population de la campagne ne sauroit dépendre de celle de la ville ; mais plutôt celle de la ville dépend de celle de la campagne : puisque dès que la campagne sera abondamment peuplée, la ville ne se plaindra sûrement jamais de sa population.

La vie oisive de la ville n'y attirera toujours que trop de gens de la campagne ; & il seroit fort utile , soit pour la ville , soit pour la campagne , qu'on chassât de tems en tems des villes les gens inutiles , que l'oïveté y corrompt , pour les faire retourner à la campagne , & les obliger ainsi à pourvoir à leur entretien , par le travail ; on garantiroit par là de la contagion , des citoyens qui ne sont pas encore corrompus.

Quand une ville est suffisamment pourvue , tant pour elle , que pour ses environs , de Magistrats ; quand les arts & les sciences nécessaires y sont suffisamment établis , quand enfin il y a assez de commerce , pour qu'elle puisse se procurer à elle-même & aux lieux circonvoisins toutes les choses indispensables , enforte qu'on puisse y échanger le superflu de ses denrées , contre d'autres dont on a besoin , je ne vois pas ce qui manque encore , au bien être & à la destination de cette ville. Les capitalistes & les personnes d'un certain rang de tout le district , s'y rendront , y fixeront leur demeure , à moins , qu'on ne leur oppose des obstacles , pour les en empêcher. Il ne peut même manquer , qu'il ne s'y établisse aussi un beaucoup plus grand nombre d'artisans de toute espece que les bourgeois , & les gens de la campagne , n'en pourront soutenir & nourrir. Ce n'est pas sans raison , que je dis , de toute espece , c'est là un inconvénient , qui accompagne nécessairement

le commerce dans une ville. Dès lors il est certain, qu'il n'y aura aucun village des environs qui soit pourvû de tous les métiers, dont il peut avoir besoin de tems à autre, pendant l'année.

On pourroit, sans crainte de perdre, parler que, non-seulement dans le Canton de Berne, mais même dans toute la Suisse, il n'y a pas un seul village, qui ait en même tems un libraire, un épinglier, un peignier, un fourbisseur, un ceinturier, quoique tous ces métiers fabriquent des ouvrages, dont le paysan à souvent besoin, pour ne pas dire toujours. Mais quand il y auroit un tel village qui, contre toute attente, réuniroit tous ces divers artisans, il y en manqueroit encore une centaine d'autres, nécessaires à la campagne, qui par les raisons ci-dessus, s'en retireront pour se réfugier en ville. En un mot, il est certain, qu'il n'y a aucun village qui puisse se passer entièrement de la ville, & qui trouve tout chez lui. Cependant si cela étoit, & que même on y fabriquât plus de choses que le besoin du lieu ne le requiert, enforte qu'il pût encore fournir la ville, & qu'outre cela le village fût placé de manière à écouler son superflu dans l'étranger; il y auroit aussi, par conséquent, du commerce, & ce seroit une véritable ville, quand même, il ne seroit pas environné de murailles & de fossés. Mais je demande quelle perte, en reviendrait-il à l'Etat, si auprès d'u-

ne ancienne ville, il s'en formoit une nouvelle? Ce qui au reste, je le dis encore une fois, ne doit effrayer aucune ville, puisque comme je l'ai observé, il faudroit, pour que ma supposition eût lieu, que la situation de ce village fût plus commode, & pour les arts & pour le commerce, que celle de la ville, ou que l'agriculture & les métiers, de même que la population en général, fussent dans le degré le plus florissant, ce qui ne doit faire de la peine à aucun patriote, à moins qu'il ne soit follement & ridiculement attaché, aux murs qui entourent le lieu de sa naissance. Pourvû que l'on corrige seulement toutes ces idées intéressées de proportion que l'on imagine, qu'il doit y avoir entre les villes & les villages, que l'on conserve entre les Laboureurs, les Artisans & les Commerçans le rapport & la correspondance convenables, & que toutes les professions prospèrent & fleurissent, il n'en faut pas davantage pour le bien général de l'Etat; & il n'est nullement nécessaire que les petites villes aient des douanes si magnifiques, & des bâtimens publics si superbes. Est ce donc que dans un Etat libre, ces douanes sont si indispensables, ou doivent-elles être si somptueuses, qu'on ne puisse ou s'en passer, ou les multiplier? Comment! la police seroit-elle affoiblie, & n'auroit-elle plus de force pour se soutenir, si le commerce devenoit général? n'est-ce pas là plutôt son but, & son objet propre?

Y a-t-il en Hollande un seul coin, où les arts & le commerce ne fleurissent pas ? Et qui est ce qui a jamais accusé cet état libre, d'être conduit par un mauvais gouvernement ?

„ Le payfan devenu artisan, dit-on, ne fera plus de l'agriculture son principal métier. ”(a)
Ce principe paroît entièrement contraire à l'expérience.

On n'apprend pas un art quand on a déjà une femme, des enfans, & quand on est chargé du soin d'une métairie. On l'apprend dans sa jeunesse ; & il faudroit avoir, sans doute, un amour bien vif pour l'agriculture si on échangeoit un métier que l'on auroit appris, étant jeune, contre les travaux pénibles qu'elle exige. Mais cet attachement que l'on conserve toujours pour l'agriculture m'est un sûr garant, que l'on ne négligera jamais aucune terre, dès qu'on l'aura une fois cultivée, & que l'on n'a point à craindre les fâcheuses conséquences, que l'on paroît redouter.

Dans la Suabe, les arts & l'agriculture, sont peut-être plus entremêlés, que dans aucun autre endroit que ce soit ; comme j'ai eu occasion de le montrer l'année dernière dans le mémoire que j'ai publié, sur la défense de l'exportation des grains : or je remarque tous les jours la grande différence qu'il y a entre les champs d'un Payfan, & ceux

(a) Pag. 103. §. 4.

d'un Artisan, & cette différence est toujours à l'avantage du dernier. La raison de cela est, que l'on peut mieux engraisser & cultiver peu de terrain, que beaucoup.

Les foires & les marchés ne souffriront du tout point, de ce que la campagne plus peuplée, leur enverra plus de denrées, & plus de matières travaillées: & si un village vient à se changer en ville, pourquoi le Souverain ne lui accorderoit-il pas les droits de ville & de marché?

Les cultivateurs, ajoûte-t-on (a), souffriront de la cherté de la main d'œuvre, les domestiques seront rares, & difficiles à trouver; ils préféreront le travail commode des fabriques, aux travaux rudes de la campagne.

Fort bien! c'est ce que le gouvernement desire; cela prouve que les professions sont devenues meilleures, & cela annonce toujours une plus grande population à venir; le nombre de pauvres, de mendiants, d'enfans nés hors du mariage, diminue; un valet saura comment pourvoir à son entretien & à celui de sa femme, s'il se marie; le journalier est assuré d'avoir du pain; un seul de ces journaliers gagne plus qu'auparavant deux ou trois; & s'écoulera-t-il beaucoup de tems, avant que la classe de ces journaliers, très-propres à la propagation, fournisse à choix, assez de domestiques? A la moisson & à la

(a) §. 6.

vendange, un village trouve dans les Artisans, & dans les Fabriquans qui l'habitent, un grand nombre de secours au moyen desquels on peut faire les récoltes beaucoup plus promptement, & plus avantageusement.

Je ne comprends pas ce renchérissement des denrées, sur lequel on insiste. (a) Le commerce ne peut être épars dans la campagne, sans que les denrées soient en un plus grand nombre de mains, ce qui est un moyen sûr de les faire baisser, bien loin de les faire renchérir.

En général ce ne fera jamais qu'un très-petit commerce de détail intérieur, quelques chétives boutiques, qui pourront s'établir dans les villages; ce qui ne sauroit nuire au commerce en gros des villes. Il faut que toutes les marchandises préparées à la campagne, passent entre les mains des Négocians pour entrer dans le commerce; & plus il y aura d'ouvriers, soit à la campagne, soit à la ville & plus il y aura aussi de commerce.

Objectera-t-on à cela, que les ouvriers remplissent les environs de la ville, de leurs marchandises, qu'ils les débitent eux-mêmes, qu'ils les font passer dans d'autres villes, ou même hors du pays; tant mieux! Quand une marchandise s'écoule ainsi par tant de canaux différens, c'est ce qui la rend bon marché: il en reste toujours assez en chemin; & le bien de l'État demande qu'elle soit au meil-

(a) §. 7.

leur marché possible dans le lieu de sa destination , pour pouvoir l'emporter par la concurrence , sur les marchandises de même espèce , qui pourroient venir d'ailleurs.

Il seroit à souhaiter qu'un Fabriquant, après avoir fait sa maison , continuât de résider dans son village. Son activité, son industrie, son expérience & l'épargne qu'il feroit , en vivant à la campagne , le mettroient en état d'y faire beaucoup de bien. Mais bientôt lui-même dégoûté de son genre vie , ou du moins ses enfans , & certainement toujours ses petits fils , ils quittent l'état dans lequel ils ont vécu , pour se rendre en ville , & y vivre dans la mollesse & dans le luxe.

En un mot , je ne trouve aucun mal dans l'Etat , que les artisans s'établissent à la campagne. Car, ou ils y trouvent , ou ils n'y trouvent pas à travailler & à gagner leur vie.

Dans le premier cas , il importe peu au gouvernement , où leur sujets travaillent , pourvu seulement, qu'ils travaillent bien , & à bon marché : dans le dernier cas, la ville n'y perd rien , cela doit tourner à la fin au profit de l'agriculture , & augmenter le nombre des journaliers.

La pièce qui a été couronnée , se récrie avec bien de la raison , contre certains droits de bourgeoisie , très-mal entendus. Mais oserai-je le dire ? Je crois retrouver ce même esprit de bourgeoisie , si mal-entendu , tout pur , dans le projet d'expulser tous les

arts de la campagne. Ce n'est pas, au reste, que comme l'amour du genre humain commence par l'amour de soi-même, celui de la patrie ne commence aussi par l'attachement que nous avons pour le lieu de notre origine. Nous trouvons dans nous-mêmes, & dans notre propre intérêt, une raison pour aimer notre prochain & notre patrie. Nous les aimons, parce que notre bien se trouve lié avec le leur : & c'est parce que nous nous aimons nous-mêmes, que nous prenons part à l'intérêt des autres & à celui de la patrie.

L'héroïsme le plus sublime ne sauroit avoir d'autre fondement. Quiconque croiroit l'amour que nous avons pour autrui absolument désintéressé se feroit illusion. Or la relation qu'il y a entre nous & le lieu de notre naissance est plus étroite, que celle qu'il y a entre nous, & tout le district, & celle-ci est encore plus étroite, que celle que nous soutenons avec le Canton, & cette dernière plus étroite que celle qui nous unit à la patrie & enfin celle-ci l'est à son tour, davantage que celle qui est entre nous, & tout le genre humain.

L'amour que nous avons pour la ville de nos peres, dont nous souhaitons, par préférence, la prospérité, est dans l'ordre ; & quand tous les habitans d'un pays sont animés du même esprit, la patrie entière est heureuse. Seulement il faut prendre garde qu'il ne regne aucun esprit d'exclusion, & que

pour obtenir son but , on ne prenne une route qui puisse nuire aux autres classes d'habitans : chacun est obligé de chercher son avantage , mais il ne faut pas que ce soit au préjudice de qui que ce soit.

On objectera peut-être ici que les professions qui s'établiront à la campagne , nuiront à celles de la ville ? Oui , mais quiconque use de son droit , ne fait tort à personne. Tout homme à droit par la nature , de se procurer les choses nécessaires pour sa nourriture , le mieux qu'il peut ; & ce n'est pas jouir de l'ombre même de la liberté que de ne pouvoir pas faire ce choix. On est privé de ce qu'elle a de plus essentiel , quand on se trouve gêné , & renfermé relativement aux choses nécessaires à son entretien , de manière qu'on ne peut pas se les procurer , comme l'on veut. Est-ce faire quelque tort à quelqu'un & lui nuire véritablement , que de lui enlever quelque avantage , dont il a joui auparavant , mais sur lequel , il n'a aucun droit réel & exclusif ? Pour éclaircir la chose , par une comparaison , arrive-t-il quelque tort à l'Etat ou à un Charron , si un Paysan fait , lui-même , faire les ouvrages qui dépendent de cette profession ? Tout le monde convient que c'est une connoissance nécessaire à tout Paysan. Fais-je quelque injustice au médecin , si je fais , me donner à moi-même , les secours dont j'ai besoin ? Quel droit les Bourgeois des villes , les Citadins ,

ont

ont-ils sur mon argent & sur celui des Payfans & des Campagnards ? Ils n'en ont point, fans doute ; mais tout sujet jouit du droit sacré de chercher à se procurer par tous les moyens permis, ce qui est nécessaire pour son entretien, & ce qui est plus encore, pour son bien être. Si l'on considère, sous ce point de vue, la question proposée, il ne sera pas possible de s'égarer.

Cette idée, que tous les artisans de la campagne, qui ne peuvent pas acheter une bourgeoisie, ou qui ne veulent pas, ne pourront pas exercer leur profession en ville, ou tenir quelque apprentif, fans se procurer la jouissance de ce droit ; cette idée, dis-je, à mon avis, porte atteinte non-seulement au droit de bourgeois, mais encore à celui de l'humanité. Comment un Suisse qui jouit de la liberté, qui, par son travail, a mis la terre de ses peres en grand rapport, a procuré la subsistance à un grand nombre de ses concitoyens, en même tems qu'il s'est enrichi lui-même, qui a animé l'industrie des autres, & qui, à plus d'un égard, a beaucoup mérité de la patrie, un tel homme ne pourra pas, parce qu'il n'est pas bourgeois d'une ville, se délasser des travaux pénibles de la campagne, en exerçant dans une ville, une profession plus douce ! Ou quelques-uns de ses enfans ne pourront pas y aller jouir du fruit de son industrie, par le moyen de quelque négoce, qui les rendroit plus utiles

à l'Etat, que s'ils continuoient à conduire la charrue !

Mais considérons la chose de plus près encore, & voyons ce qui se passe dans une ville dépourvûe de laboureurs, & dans un village privé d'artisans. Dans la ville, je vois paroître une foule d'artisans oisifs, dont le nombre s'accroît continuellement, & dont toute l'occupation consiste à prendre du tabac. Je demande, si c'est un jour de Fête ? On me dit, que non : les gens que vous voyez, sont des artisans qui ne peuvent pas travailler continuellement, & sans interruption. Le brasseur ne peut pas toujours brasser, le boucher ne peut pas toujours tuer, le journalier n'a presque plus d'ouvrage, & ainsi des autres ouvriers : ils tiennent conseil pour savoir, s'ils iront en Pensilvanie ou en Espagne. Pourquoi donc, dis-je, dans les intervalles où ils n'ont rien à faire, ne s'occupent-ils pas de quelque autre chose utile ? On me répond que le bon ordre ne permet pas qu'une même personne exerce deux professions à la fois, l'étroite liaison qu'il y a entre l'agriculture & les arts, ne souffre pas qu'on consacre à la première, les intervalles que l'exercice d'une profession pourroit laisser. Nous avons été obligés par ordre supérieur, de vendre tous nos champs aux gens de la campagne. Je demande si le nombre de ceux qui se trouvent dans ce cas est considérable ? On me répond qu'il fait la quatrième ou du moins

certainement la cinquieme partie des bourgeois, sans y comprendre les habitans, qui autrefois gagnoient leur vie chez les riches bourgeois, en travaillant pour le plus grand nombre à la journée; mais qui à présent sont sans pain. Mais j'ai assez vû de cette ville, je voudrois avoir un cheval pour me transporter jusqu'au village voisin. J'apprends alors qu'il n'y a point de chevaux en ville: qu'en feroit-on, puisqu'il n'y a nulle agriculture? ainsi, il faut que j'aïlle à pied.

A peine suis-je sorti de la ville, que j'observe, que son territoire n'est pas à beaucoup près aussi bien cultivé que je l'avois vû autrefois. Je questionne là-dessus un Paysan, qui est venu en ville au près d'un sellier pour raccommoder un collier, & qui a été obligé de laisser pour cela son attelage oisif. Il me répond, que toute cette campagne dépend à présent d'une seule métairie nouvellement établie qu'il me montra; au lieu qu'au paravant, cette même campagne étoit partagée entre plus de trente propriétaires, dont la plûpart avoient des professions: l'un, étoit aubergiste, l'autre, boulanger, l'autre, brasseur de biere, &c.; tous, me disoit-il, étoient à leur aise, & demeuroient en ville; tous engraissoient beaucoup de bétail, & entretenoient des chevaux, enforte que les champs recevant beaucoup d'engrais, rendoient extraordinairement. Mais depuis que les bourgeois, ensuite des nouveaux réglemens, ne

gardent plus de chevaux , & n'engraissent plus de bétail, ce qui leur seroit aussi beaucoup moins avantageux aujourd'hui, ne cherchent plus à augmenter autant leur fumier, ou ne peuvent plus se procurer assez de paille , qui est trop chere ; d'où je vous laisse à deviner la raison pour la quelle ces champs ne sont pas aussi fertiles qu'autre fois.

Pendant cet entretien , je voyois un grand nombre de gens de la campagne , qui alloient & venoient ; l'un portoit du pain , l'autre de la viande , & un troisieme alloit au moulin en ville ; car les meuniers ne sont pas au rang des artisans que l'on doit souffrir à la campagne. Là je voyois un char qui portoit un coffre ; là , un bassin ; ici , une biere ; chacun avec son char particulier : plus loin , paroissoit une jeune fille qui alloit en hâte chercher un ferrurier. Je ne finirois pas , si je voulois raconter en détail tous ceux que je rencontrai , & qui pour des bagatelles, employoient la moitié de la journée à courir , & qui perdoient misérablement un tems précieux dérobé à des travaux importans. Il étoit aisé de s'appercevoir , qu'un très grand nombre revenoit avec la bourse plus légère , & la tête plus remplie de vapeurs , qu'ils n'y étoient allés.

J'arrive enfin à ce village. Quel changement ! Quel découragement ! Si on doit s'en rapporter au Pasteur de l'endroit , vieillard expérimenté , rempli de sagesse & de prudence ,

à qui je fis une visite dans le dessein de m'informer plus particulièrement de la vérité.

La première question que je fis à ce digne homme excita chez lui des soupirs. Il me raconta l'état de prospérité dans le quel ce village avoit été autrefois: les paysans, dit-il, se procuroient à bon marché la plûpart des choses dont ils avoient besoin, sans sortir du village: il y avoit des artisans dans presque toutes les possessions, des journaliers, un faiseur de rateaux, de fourches, de cribles, de bas; un tanneur, un chamoiseur, un armurier, & d'autres especes de forgerons qui trouvoient là plus de commodités qu'à la ville pour leurs professions, à cause des forêts appartenantes à la communauté & des eaux qui passent au travers. Ces artisans avoient presque tous des champs qu'ils entretenoient dans le meilleur état. Il y avoit, meunier, boulanger, boucher, brandevinier, brasseur de biere, sellier, menuisier, vitrier, ferrurier, potier, tuillier: de plus un nombre considérable trouvoient à travailler & à gagner leur vie dans ces divers ateliers: mais actuellement leurs descendans sont réduits à être journaliers: depuis peu, il y a eu environ quarante compagnons, qui n'ayant rien à faire, ne voulant pas, ou ne pouvant pas acheter une bourgeoisie, se sont enrollés, ou ont quitté le pays.

Une couple d'invalides, mais honnêtes gens, alloient deux fois la semaine en ville, avec un char chargé de provisions & de marchan-

dises des payfans & des artisans, d'où ils rapportoient tout ce dont on avoit besoin au village, sans que ce village fût exposé au danger de l'oisiveté & de la corruption qui regnent dans les villes : mais aujourd'hui, sans parler du tems que l'on perd à aller chercher une infinité de bagatelles, chacun pour éviter de voir la misere de sa maison, court tout le jour de côté & d'autre, dépense jusqu'à son dernier sou ; & Dieu fait ce qu'il rapporte de là chez lui ! Plusieurs marchands, même de la ville se trouvent privés à leur grand regret du secours de ces artisans qui leur fournissoient autrefois de si bonnes marchandises & si à bon compte : ce vénérable pasteur m'assura même en confidence, qu'il y en avoit plusieurs prêts à faire faillite, parce qu'ils n'avoient plus été en état de fournir les places étrangères de commerce, de ces marchandises fabriquées en ville, vû leur prix excessif ; & que cependant, pour ne pas laisser appercevoir le mauvais état de leurs affaires, & sur-tout à leurs correspondans, ils augmentoient plutôt leur train, qu'ils ne le diminuoient.

Je fis une objection : il y a plusieurs artisans, dis-je, qui sont inutiles à la campagne, & il faut également que les uns servent aux autres : il me repliqua en peu de mots, qu'il n'étoit pas nécessaire d'interdire ces artisans à la campagne, puisqu'ils s'en retiroient assez d'eux-mêmes. Il suffit de laisser

à chacun la liberté, de faire ce qu'il voudra, à cet égard, il n'est pas à craindre, que personne s'établisse dans un endroit, qui ne conviendra ni à lui, ni à sa profession, & où il craindra d'être traversé. Il m'assura de plus que les artisans dans les villages, quoiqu'ils donnassent bien des soins à leurs terres, faisoient plus d'ouvrages, que ceux du même ordre, dans les villes, & qu'ils se procuroient à moins de fraix, les matieres qui leur étoient nécessaires, & qu'ainsi un artisan entretenoit honnêtement sa famille, quoique nombreuse avec la moitié moins de ce qu'il en coûtoit en ville pour cela; il finit par me parler sur le chapitre de la liberté, d'une maniere si touchante qu'il m'attendrit, & je pris congé de lui.

Jugez MM. si mon imagination m'a trompé, & si j'ai pris le faux pour le vrai. Vous qui marchez dans le chemin, qui doit conduire sûrement tous les citoyens sans distinction à la prospérité, & qui vous efforcez de le faire connoître, non-seulement à vos concitoyens, mais encore à tout l'univers, vous êtes les Juges naturels d'une question, dont la solution peut influer beaucoup sur le bien ou le mal de plusieurs villes, & de plusieurs campagnes.



Le premier chapitre de ce livre est consacré à l'étude de la langue française au cours des siècles. L'auteur y expose les transformations de la syntaxe, de la morphologie et de la phonétique. Il analyse les influences étrangères et les particularités de la langue d'oïl et de la langue d'oc.

Le deuxième chapitre traite de la littérature française au Moyen Âge. Il aborde les genres littéraires de l'époque, tels que l'épopée, la poésie épique, la poésie lyrique et la prose. L'auteur examine les œuvres de Chanson de Roland, de la Chanson de Guillaume et de la Chanson de Renart.

Le troisième chapitre est consacré à la Renaissance française. Il étudie l'impact de la Renaissance italienne sur la littérature française, notamment à travers les œuvres de Rabelais, de Montaigne et de La Fontaine. L'auteur analyse également le développement de la prose et de la poésie de cette époque.

Le quatrième chapitre porte sur le XVIIIe siècle, une période de grands bouleversements littéraires. Il examine le mouvement des Lumières, le développement du roman et de la philosophie. Les œuvres de Voltaire, de Rousseau et de Diderot sont étudiées en détail.

Le cinquième chapitre traite du XIXe siècle, une époque de diversité littéraire. Il aborde le romantisme, le réalisme et le naturalisme. Les œuvres de Victor Hugo, de Balzac, de Flaubert et de Zola sont analysées. L'auteur explore également le développement de la critique littéraire.

Le sixième chapitre est consacré au XXe siècle, une période de grande innovation littéraire. Il étudie le surréalisme, le symbolisme et le modernisme. Les œuvres de Mallarmé, de Rimbaud, de Breton et de Proust sont examinées. L'auteur analyse également l'évolution de la poésie et du roman au cours de ce siècle.

Le septième et dernier chapitre porte sur la littérature française contemporaine. Il étudie les courants littéraires actuels, tels que le post-structuralisme et le féminisme. Les œuvres de Derrida, de Lacan et de Julia Kristeva sont analysées. L'auteur explore également les nouvelles formes de la littérature, telles que le roman expérimental et la poésie concrète.